

Catherine C. Laurent

Rouge comme la haine

À toutes les enfances blessées,

REVENIR

*Il y aura toujours ce qui manquera
Traînant la poussière, saisi brutalement par le passé
Il y aura des avenues invaincues,
Des lieux vus, à peine explorés,
Jamais connus.*

*Il y aura des moments que je traverserai
Sans faire une pause, sans m'attarder
Des portes même entrebâillées que je ne songerai pas à pousser
Des nerfs, des pensées en plein corps
Que je ne vais ni découvrir, ni réaliser.*

*Il y aura une foule d'hommes se pressant dans la rue Maqoma,
Dans la salle Centenary, les jardins de la bibliothèque,
Des traces de craie disparaissant dans la poussière
Et notre douleur quand nous arriverons dans ces lieux,
En réalisant que l'on nous a dévoyés.*

Mxolisi Nyezwa¹

¹ Poète né en 1967 dans le bidonville de New Brighton, Mxolisi Nyezwa habite toujours sa maison natale. Son gagne-pain est un petit commerce ambulancier, mais son activité principale est littéraire. Il écrit et organise des ateliers autour de l'écriture et de l'édition, dans les bidonvilles comme en milieu rural, et publie *Kotaz*, une revue locale (cité dans *Afrique du Sud, une traversée littéraire*, Culture Sud, Institut français, 2011).

Rouge comme la haine

Elle est toujours là. C'est bête à dire, mais Clara avait fini par l'oublier. Cependant, tel un témoin des temps anciens, elle l'attend, planquée sous l'évier de la cuisine, petite, seule et rouge. La bassine. Rouge comme la colère, comme la haine. Absurdement rouge. Clara vient d'arriver, de rentrer au pays. L'île, soudain, se referme sur elle avec le pouvoir de sa beauté, mais aussi de son poison.

Le retour

L'homme dans l'avion est perplexe. Cette femme assise à côté de lui, près du hublot, qui pleure depuis un moment... Il essaye de ne pas trop voir les larmes qui coulent sur ses joues.

Il met ses mains bien à plat sur son ventre. Son gros ventre. C'est bien, un gros ventre, c'est parfois pratique. Ça donne de la contenance. Quand on est assis, ça sert d'appui pour les mains égarées, perdues, sans autre objet de désir. Bien que, dans l'avion, ça gêne un peu, à cause du plateau-repas. Mais ça fait longtemps que le plateau est terminé !

Il ne sait pas pourquoi elle pleure. Cette femme encore jeune est si maigre ! L'homme se demande pourquoi elle est si maigre. Comment est-ce possible ? C'est encore pire une femme maigre qui pleure. Les larmes se faufilent dans les creux au lieu de rouler doucement sur le rebondi des joues. Chez lui, on aime les femmes rondes. On a de quoi tenir entre ses mains et c'est chaleureux et confortable dans l'intimité. Et puis, c'est la culture. Cette femme est visiblement d'une autre culture, mais elle pleure à l'approche du pays comme si elle en était. Comme si quelque chose en elle se rompait. Cette eau qui sort d'elle et de son cœur, sur tant de maigreur, donne à sa tristesse un air encore plus terrible. Elle semble ravagée par la douleur.

Il aimerait bien parler, lui demander, la rassurer... Dans le pays du non-dit et de l'humilité, la pudeur est de rigueur. Comment demander cela à une femme inconnue ?

Alors, il se console de son impuissance en caressant son ventre. Sa femme l'aime bien, c'est ce qu'elle montre. Elle ne le dit pas vraiment. Mais quand ils se couchent dans le lit, l'un contre l'autre, elle se cale contre son dos et l'enlace avec soupir et plaisir. Un jour, elle a même dit que cette chair pleine et généreuse la rassurait. Il ne sait pas vraiment ce que ça veut dire, mais finalement, ça le rassure, lui aussi, qu'elle l'aime encore avec ce gros ventre. Le seul souci est une question purement technique et visuelle. Cette protubérance gêne des activités intimes et ça lui manque parfois de ne plus avoir un accès plus facile à certaines images.

Mais la maigreur de cette femme qui pleure à côté de lui, c'est totalement incompréhensible.

Elle regarde par le hublot. Depuis un moment, l'océan est visible, on s'approche de la grande île. Ça se sent dans l'atmosphère de l'avion. Une sorte de détente. C'est palpable. C'est grisant. Rentrer à la maison. Toucher sa terre à nouveau. Être chez soi. Tout le monde semble euphorique, sans parler des touristes qui font des « hi ! », des « ho ! » en découvrant la couleur de l'océan et les côtes à l'approche.

Elle ne sait pas ce qu'elle ressent exactement, tout est trouble en elle, un mélange d'appréhension et de fébrilité. Elle se rappelle ce qu'elle est censée être, une fille de cette terre étrange et belle, aussi sombre par son histoire que lumineuse par son soleil et ses fleurs. Elle retourne dans un no man's land identitaire. Elle a été une fille du pays, elle est devenue une étrangère, et elle sait qu'elle risque d'être considérée comme telle par tous ceux à qui elle a tourné le dos dans son silence. Elle ne s'est jamais demandé ce qu'elle était elle-même devenue dans son absence. Sans doute une citoyenne du monde. Une habitante de nulle part, avec des racines arrachées, niées, tenues sous silence. Mais ce n'était pas tant le pays qu'elle a

nié à travers sa fuite, que l'histoire. La sienne. Celle qu'elle a laissée là, un beau matin. Ce trop de haine, trop de dégoût, trop de tristesse.

Celle qu'elle a été dans l'enfance, la jeune fille heureuse et vive de l'adolescence est morte quand elle a pris l'avion, il y avait vingt ans. Sans espoir de résurrection. Il aurait fallu le pardon pour la faire renaître, mais le pardon n'était pas dans ses moyens.

C'est, en bas, la grande plaine aux couleurs de l'enfance. Tontouta.

Elle pleure de plus en plus. Des sanglots profonds.

On dirait qu'elle va enterrer quelqu'un.

— Excusez-moi, vous avez besoin d'aide ? Je suis désolé de vous déranger, mais... je suis inquiet pour vous.

— Non, merci.

— Je suis désolé... vous avez perdu quelqu'un ?

— Non... enfin oui, mais ce n'est pas ça, non. Mon père. Mais ça n'a pas d'importance. C'est d'arriver là, maintenant. Rentrer ici après si longtemps ! Je ne savais pas que ça allait me faire cet effet-là.

— Je comprends. Ça fait toujours une boule dans la gorge. Moi, quand j'étais à l'armée et que je revenais, ça me perturbait aussi. Mais vous, on dirait autre chose... vous n'êtes pas gaie, vous ne pleurez pas de joie. Vous m'avez dit que votre père...

— Oui. Je viens m'occuper de la maison. C'est pour ça que je reviens.

— Personne ne pouvait le faire pour vous ?

— Il n'y a plus personne.

— Combien de temps êtes-vous partie ?

— Vingt ans.

— Ah ? C'est possible ça, rester si longtemps loin du Pays ? Moi au bout d'un an, j'étais si mal, à l'époque...

— Toutes les histoires ne se ressemblent pas.

— Oui, excusez-moi. Je peux faire quelque chose pour vous, vous rendre service ? Vous êtes une enfant d'ici, une enfant qui revient enterrer son père. Et si vous n'avez plus personne, vous allez forcément avoir besoin de soutien ! Chez nous, on n'enterre jamais quelqu'un seul, c'est inimaginable. Dites-moi !

— Merci. Il est déjà enterré. Je rentre pour la maison.

Il est inquiet. Plus encore maintenant. Plus que par sa maigreur. Son propre ventre est le bienvenu pour masquer ses sentiments. Il s'y accroche ferme.

— Je peux vous donner mon téléphone. Vous pourrez m'appeler, si besoin est. Vous pouvez venir à la maison rencontrer ma famille. Si vous n'en avez plus, ça peut faire du bien, un peu de chaleur humaine. Et puis mes garçons sont là aussi, s'il y a besoin d'aide pour vider la maison, sortir des affaires aux encombrants, sur le trottoir. Ils sont costauds, les garçons !

Elle regarde son visage soudain tout content, rayonnant tandis qu'il évoque ses enfants. Il est sympathique, il n'y a rien à dire. Un père comme ça... un père comme ça, c'est ça qu'il aurait fallu à la petite. Non, ne pas penser à la petite, pas encore. Il sera toujours temps de le faire, une fois passé le seuil de la porte.

— Vous avez raison, donnez-moi votre numéro, ça peut servir. Moi, je n'en ai pas encore. Je ne sais pas ce que je vais trouver en arrivant.

- Vous savez, le pays a beaucoup changé, vous allez être surprise ! Enfin, je parle surtout de Nouméa et des environs. Là-haut, c'est toujours un peu pareil, et dans les îles aussi. Certaines choses sont différentes, mais le pays en Brousse reste ce qu'il a toujours été. La ville, c'est autre chose... vous auriez peut-être dû revenir de temps en temps, ça aurait été moins difficile.
- Cela aurait été difficile, pour d'autres raisons. Mais vous savez, j'ai suivi de loin les actualités, les événements politiques essentiels, et chaque année, je suis allée, quand je le pouvais, au Salon du livre à Paris, acheter les nouveautés. Je lisais, je lisais... et j'essayais de lire ces ouvrages comme je lisais ceux sur mes autres sujets de recherche.
- Vous faites de la recherche ?
- Oui.
- Ah...
- Sur la littérature. La littérature sud-africaine, entre autres. J'aime aussi beaucoup la littérature australienne, c'est fort et unique, le Bush, les grandes étendues... De loin, ça me fait penser que j'appartiens quand même au Pacifique.

